



## Transatlantica

Revue d'études américaines. American Studies Journal

1 | 2015

The Voting Rights Act at 50 / Hidden in Plain Sight:  
Deep Time and American Literature

---

# Des strates sous la carte : les paradoxes de la surface dans *A Week on the Concord and Merrimack Rivers* de Henry D. Thoreau

Julien Nègre

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/transatlantica/7295>

DOI : 10.4000/transatlantica.7295

ISSN : 1765-2766

### Éditeur

Association française d'Etudes Américaines (AFEA)

### Référence électronique

Julien Nègre, « Des strates sous la carte : les paradoxes de la surface dans *A Week on the Concord and Merrimack Rivers* de Henry D. Thoreau », *Transatlantica* [En ligne], 1 | 2015, mis en ligne le 31 août 2015, consulté le 01 février 2023. URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/7295> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/transatlantica.7295>

---

Ce document a été généré automatiquement le 1 février 2023.



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International  
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

---

# Des strates sous la carte : les paradoxes de la surface dans *A Week on the Concord and Merrimack Rivers* de Henry D. Thoreau

Julien Nègre

---

## Le temps long et la surface

- <sup>1</sup> Dans un article récent publié dans *American Literature*, David Faflik s'est interrogé sur l'attention qu'il convient d'accorder, dans les textes de Thoreau, à la notion de surface – à la fois au sens concret de bordure extérieure (de l'eau, de la terre, des phénomènes perceptibles) et au sens métaphorique de surface du texte lui-même. Dans ce texte, Faflik prend acte de l'émergence récente d'un courant critique appelant à une lecture « surfacique » (*surface reading*) des textes littéraires (Best et Marcus, 1), en rupture avec la lecture « symptomatique » qui serait devenue la norme dans la plupart des disciplines littéraires et qui consiste à s'intéresser prioritairement à la « profondeur » du texte, c'est-à-dire à son sens caché, en attente de déchiffrement, voire refoulé – plutôt qu'à sa signification immédiate et apparente. Dans la présentation qu'en fait Faflik, la tendance à considérer que le sens d'un texte se cache dans les profondeurs serait un prolongement du succès qu'a connu depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle la conception « romantique » de l'auteur comme poète-prophète et du texte littéraire comme lieu à la fois de révélation transcendante des secrets du monde et, paradoxalement, de production d'un sens toujours chiffré, obscur et ambigu<sup>1</sup>. Choissant d'envisager Thoreau comme un exemple emblématique de la complexité de ce vaste tournant romantique, dans sa version transcendantaliste, Faflik cherche à remettre en perspective cette conception du texte et à montrer que, chez cet auteur, la surface, dans tous les sens du terme, n'est pas toujours dévaluée au profit de la profondeur et de l'invisible<sup>2</sup>. Il s'attache donc à mettre en avant les nombreux passages

dans lesquels Thoreau se présente lui-même comme un lecteur des surfaces, plutôt que des profondeurs, et encourage donc une lecture de surface de son propre texte<sup>3</sup>.

- 2 La forme exacte que pourrait prendre cette rencontre « immédiate » entre le lecteur et le texte thoreauvien, cependant, demeure relativement floue, et le texte de Faflik n'offre pas d'exemple concret de ce que pourrait être cette façon nouvelle de lire la surface du texte littéraire<sup>4</sup>. Dans le même temps, la façon dont Faflik souligne les passages de l'œuvre de Thoreau dans lesquels la profondeur n'est clairement pas la préoccupation principale de l'auteur est, elle, tout à fait pertinente. Une façon de comprendre ces passages, qui semblent se multiplier dans son œuvre au cours des années 1850, est d'y voir un éloignement progressif vis-à-vis du transcendantalisme dans sa version émersonienne – non pas tant une rupture nette, mais plutôt l'émergence d'une façon personnelle de comprendre le monde et l'existence. Dans ses ouvrages fondateurs sur Thoreau, Laura Dassow Walls (à qui Faflik, étonnamment, ne fait pas référence) a donné le nom de « holisme empirique » (Walls, 85) à ce cadre de pensée particulier dans lequel Thoreau ne renonce pas totalement à l'idéalisme romantique mais apprend à s'intéresser aux phénomènes en eux-mêmes et à leur surface, et à la façon dont ils révèlent un cosmos organisé et harmonieux qu'il ne s'agit pas nécessairement de lire comme le symbole crypté de vérités supérieures. Autrement dit, une façon de comprendre l'intérêt de Thoreau pour la surface est de l'envisager comme l'un des signes de l'oscillation permanente qui le caractérise entre le rationalisme empirique et l'idéalisme romantique.
- 3 Cette question qui relève du domaine de la philosophie de la connaissance n'est pourtant pas la seule façon d'envisager l'attention que Thoreau porte à la surface. D'un point de vue spatial, la surface peut également être envisagée comme la configuration présente du monde, par opposition à une profondeur dans laquelle seraient enfouies des strates plus anciennes. Dans cette perspective topographique, l'opposition entre surface et profondeur n'est pas tant une question de déchiffrement des signes (lisibilité v. obscurité), comme le suggère Faflik, ni d'empirisme, comme le propose Walls, qu'une distinction entre deux temporalités différentes : un temps bref dans lequel la surface est envisagée comme stable et lisible et un temps plus long dans lequel elle n'est perçue que comme un état transitoire et éphémère – la configuration la plus récente de l'espace, mais pas nécessairement la plus significative.
- 4 C'est précisément cette tension entre deux temporalités distinctes qui est au cœur du premier ouvrage publié par Thoreau, *A Week on the Concord and Merrimack Rivers* (1849). Dans ce texte, qui est le récit de l'excursion en bateau que Thoreau fit en septembre 1839 en compagnie de son frère John, le voyage sur le fleuve est enchâssé dans plusieurs cadres temporels distincts.
- 5 Le premier est celui de l'expérience individuelle de cheminement à la surface du monde dont le narrateur fait ici le récit. *A Week* peut apparaître comme un « tissage complexe » (titre de l'ouvrage de Johnson) de fragments de textes aux statuts divers (passages narratifs, méditations sur des sujets connexes, poèmes, citations, etc.), mais il est organisé en huit chapitres qui donnent à l'ensemble un plan très clair : le premier s'intitule « Concord River » et contient une description du réseau hydrographique local, tandis que les sept suivants ont pour titre les jours de la semaine, depuis « Saturday » jusqu'à « Friday ». Le titre du volume comme sa structure soulignent donc le choix d'une unité de temps courte (une semaine) et d'un espace localisé (le fleuve Merrimack et son affluent, la rivière Concord). Ce cadre spatio-temporel clairement délimité est

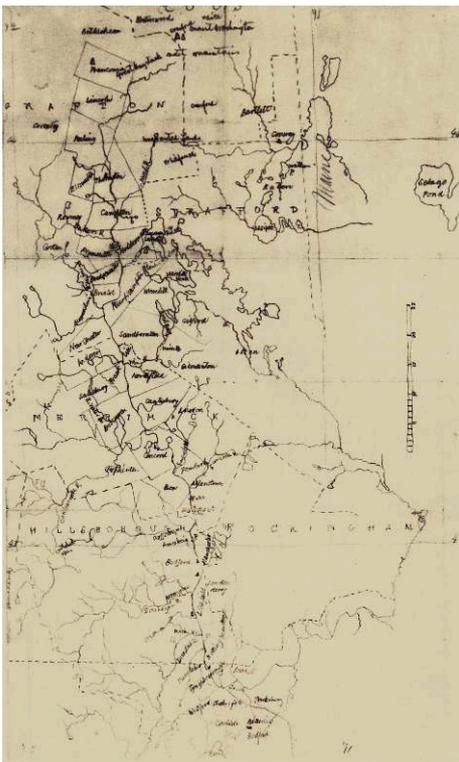
celui dans lequel a lieu l'expérience personnelle du narrateur et correspond donc à la dimension de surface de *A Week*, celle du temps présent et de l'expérience vécue. De fait, diverses lectures se sont attachées à rendre compte de la trame narrative du livre en y voyant avant tout un texte intime et personnel, « verbe des eaux » mimétique de son objet et de la dynamique aquatique du sujet (Carmignani, 40-41) ou élégie en forme de tombeau qui aurait pour fonction d'évoquer, en travaillant les thèmes de la mémoire et de la perte, le souvenir de John Thoreau, décédé de façon brutale moins de trois ans après l'excursion sur le fleuve (Peck, 3-36)<sup>5</sup>. Dans cette lecture, le texte de Thoreau opère prioritairement à la surface, dans le cadre temporel d'une existence individuelle, avec ses échelles multiples : perception des mille et une variations éphémères du fleuve au cours d'une journée d'automne, parenthèse de quelques jours loin de chez soi le temps du voyage, ou souvenir à quelques années de distance d'un proche qui a disparu.

- 6 Pourtant, William Rossi a également souligné combien la lecture du géologue Charles Lyell, auteur en 1830 de *Principles of Geology*, avait influencé Thoreau lors de l'écriture de *A Week*, dont la composition narrative présente à ses yeux des similarités avec la méthode et le raisonnement de Lyell (Rossi, 285). Plus récemment, Robert Thorson a montré toute l'étendue des connaissances de Thoreau en matière de géologie, ainsi que la complexité et la justesse des théories géologiques qu'il a esquissées dans ses textes. Dans le dialogue que *A Week* engage avec la géologie, le champ et la portée du texte s'élargissent considérablement. L'œuvre se révèle non seulement centrée sur la surface et l'expérience propre du narrateur, mais également ouverte sur une temporalité plus vaste, qui suppose elle-même une profondeur spatiale. Le travail du géologue, en effet, se trouve au croisement de ces deux dimensions : si son objet premier est la géomorphologie en tant que configuration de l'espace, ce qu'il constate en définitive est le passage du temps et sa sédimentation dans l'espace. *A Week* a donc pour cadre à la fois les rives du Merrimack, et la planète telle qu'elle est façonnée par les forces géologiques ; la semaine passée sur le fleuve, et le temps long de la géologie.
- 7 Spatialement, cependant, tout se passe en surface. Le narrateur se tient presque en permanence au milieu du fleuve et c'est depuis ce point de vue particulier, au ras de l'eau, qu'il observe le paysage de la Nouvelle-Angleterre qu'il traverse. Comment fonctionne alors l'articulation entre l'expérience de surface de l'excursion et la profondeur temporelle qu'envisage le texte ? De quels outils le texte use-t-il pour lire ainsi à la surface de l'espace la profondeur temporelle qui s'y dissimule ? Cet enchâssement de temporalités multiples soulève également la question de la place du « je » qui parle ici : s'il occupe nécessairement une place centrale à la surface, dans la description de son expérience individuelle et subjective, quelle place trouve-t-il dans l'évocation d'un temps long qui dépasse de loin les limites de son existence ? Comment le texte de *A Week* parvient-il à replacer l'excursion dans la perspective du temps long sans que l'expérience individuelle du narrateur en devienne insignifiante et que le « je » s'y dissolve entièrement ? En d'autres termes, comment le temps long se donne-t-il à voir à la surface, lui qui s'envisage ordinairement dans la profondeur ?
- 8 Pour répondre à ces questions, le présent article s'intéresse en premier lieu à une carte manuscrite dessinée par Thoreau à l'occasion de son excursion sur le Merrimack et montre le rôle crucial que joue cet objet dans la façon dont *A Week* défait l'apparente fixité et stabilité de la surface en révélant sa profondeur historique. La deuxième partie s'intéresse au temps long de la géologie et à la façon dont Thoreau remet l'histoire humaine en perspective, replaçant ainsi l'excursion dans une temporalité bien plus

vaste. Cet enchâssement dans le temps long ne signifie cependant pas que le texte se désintéresse de la surface : comme le montre la troisième partie, Thoreau développe en effet toute une série de métaphores paradoxales où la profondeur se donne à voir à la surface. Celle-ci n'est donc jamais dévaluée et délaissée : au contraire, la dernière section de l'article montre comment, en décrivant la surface avec minutie, la langue thoreauvienne, dans ses tours et ses détours paradoxaux et déroutants, parvient à articuler le point de vue subjectif du narrateur et la perspective immense du temps long.

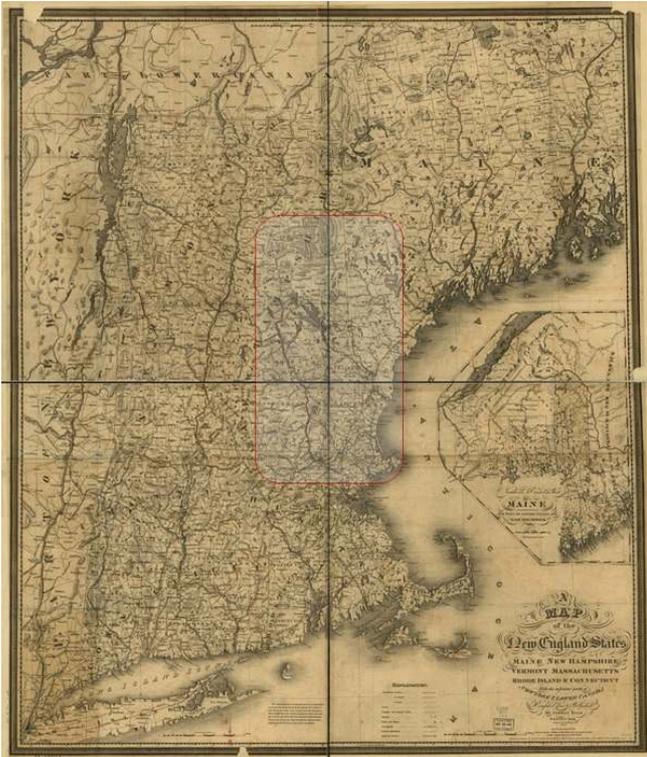
## Lire sous la carte : les strates enfouies du temps historique

- 9 *A Week on the Concord and Merrimack Rivers* est un texte qui sait où il va. Il est même littéralement doté d'une carte, bien que celle-ci n'ait pas été associée au texte à l'origine. Il s'agit d'une carte manuscrite, dessinée par Thoreau lui-même à l'occasion de l'excursion, sur laquelle sont représentés les deux rivières Concord et Merrimack et les différents lieux où les frères Thoreau ont passé la nuit, symbolisés par des triangles qui figurent peut-être une tente (voir illustration ci-dessous). Publiée pour la première fois dans *A Thoreau Gazetteer* en 1970, cette carte a ensuite été reproduite dans l'édition Princeton de *A Week* en 1980 et, à ce titre, elle fait à présent partie du paratexte usuel de l'ouvrage. Elle semble pourtant n'avoir jamais été commentée par la critique thoreauvienne, alors même qu'elle apporte un éclairage précieux sur la façon dont Thoreau envisage l'espace de la Nouvelle-Angleterre qu'il évoque dans ce texte.



THOREAU, Henry David, Sans titre [Carte d'une partie du Massachusetts et du New Hampshire], env. 40,8 × 24,2 cm, date inconnue [1839?], C. W. Barrett Library of American Literature, Albert and Shirley Small Special Collections Library, University of Virginia. Source : *A Thoreau Gazetteer*, « Map Two ». Les lieux de camp sont indiqués par des triangles.

- 10 L'origine exacte de cette carte et sa date demeurent inconnues. Elle se trouve à présent parmi les manuscrits de Thoreau conservés à l'Université de Virginie, mais aucune description détaillée de ces documents n'est disponible<sup>6</sup>. Dessinée au crayon sur du papier vélin (*wove paper*)<sup>7</sup>, cette carte représente la bordure nord du Massachusetts et une partie de l'État du New Hampshire et correspond très exactement au périmètre de l'excursion des frères Thoreau, depuis Concord (Mass.), au sud, jusqu'aux White Mountains au nord. La forme de certaines lettres montre que cette carte a sans doute été décalquée depuis un modèle, une pratique courante pour Thoreau, comme l'attestent de nombreuses cartes reproduites dans le *Thoreau Gazetteer*.
- 11 Un travail de recouplement nous a permis de retrouver l'original copié par Thoreau : il s'agit d'une grande carte de la Nouvelle-Angleterre (112 × 95 cm) publiée en 1826 par Nathan Hale<sup>8</sup>, dont Thoreau a décalqué la partie centrale (voir ci-dessous)<sup>9</sup>.



HALE, Nathan, « A Map of the New England States, Maine, New Hampshire, Vermont, Massachusetts, Rhode Island & Connecticut With the Adjacent Parts of New York & Lower Canada; Compiled and Published By Nathan Hale, Boston, 1826 », 112 × 95 cm, échelle 1:525,000, Boston, 1826. Source : Library of Congress. Disponible en ligne : <http://hdl.loc.gov/loc/gmd/G3720.Rr001030> (consulté le 7 juillet 2015). La zone grisée au centre de la carte est celle copiée par Thoreau.

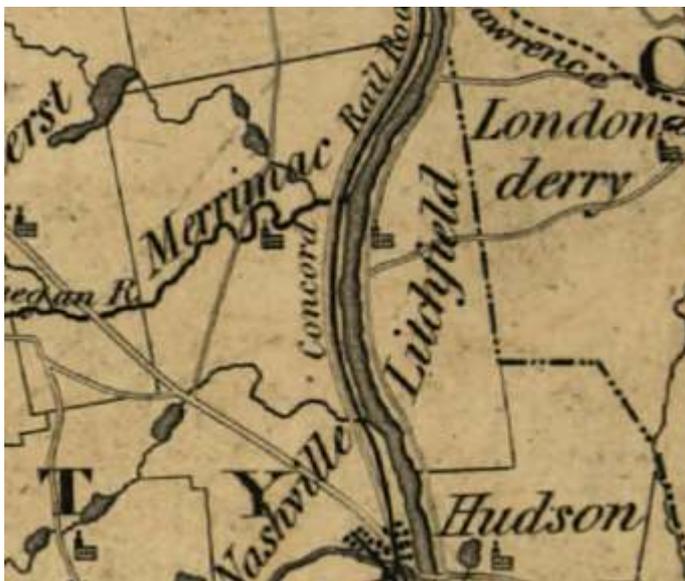
- 12 La comparaison entre la copie réalisée par Thoreau et son original apporte de nombreuses informations. Ainsi, on remarque tout d'abord que Thoreau s'est concentré uniquement sur le fleuve Merrimack et ses affluents et qu'il n'a pas prêté attention au reste de la carte : les villages qui ne sont pas situés le long du fleuve ne sont pas indiqués et le littoral atlantique n'apparaît même pas dans la partie inférieure droite. Le long du fleuve, en revanche, la carte de Thoreau se fait extrêmement précise. On peut voir que l'attention de Thoreau s'est portée sur une catégorie bien particulière d'informations cartographiques : le long de l'axe structurant que constitue le fleuve Merrimack, Thoreau a pris soin de copier les limites du territoire de chacun des villages traversés par le cours d'eau. Les polygones irréguliers que ces frontières dessinent sur

la carte figurent la Nouvelle-Angleterre comme un espace strié et découpé par le maillage administratif. Cet aspect est encore plus frappant sur la carte de Nathan Hale, qui est entièrement recouverte par ces délimitations cadastrales, comme on le voit sur l'illustration ci-dessous.



Comparaison entre la carte de Thoreau (à droite) et la zone correspondante sur la carte de Hale. Le littoral atlantique, en bas à droite, n'apparaît pas sur la carte de Thoreau, qui s'est intéressé presque uniquement aux abords du fleuve Merrimack et aux limites administratives des villages qui le bordent.

- 13 Dans *A Week*, Thoreau circule donc non seulement sur le fleuve, mais aussi au travers de ce découpage administratif invisible que lui révèle la carte de Hale. Les frontières entre les villages, en effet, ne sont pas détectables à l'œil nu dans le monde réel. Seule la carte peut lui permettre de connaître leur emplacement. Certains détails mentionnés dans le récit de l'excursion n'ont donc pas pour origine l'observation du paysage lui-même, mais bien la carte administrative que possédait Thoreau et qui préexiste au texte. Le narrateur de *A Week* note par exemple: « Our course this morning lay between the territories of Merrimack, on the West, and Litchfield, [...] on the east » (Thoreau, 1980, 194). Le fait que Thoreau utilise l'expression « the territories of » plutôt que le nom des villages montre que ce qu'il a en tête n'est pas le village lui-même en tant que groupe de maisons observable à l'œil nu, mais bien le territoire administratif de ces villages tel qu'il n'est visible que sur la carte. Ce type de notations suggère donc que l'espace que Thoreau a en tête en écrivant ce passage est celui de la carte, plutôt que le paysage observé depuis le bateau. De fait, ces deux villages sont bien visibles sur les cartes de Thoreau et de Hale et on voit qu'ils sont effectivement l'un en face de l'autre, séparés par la rivière.



Détail de la carte de Hale montrant les limites des villages de Merrimack[k] et Litchfield, séparés par le fleuve Merrimack. On distingue aisément la forme rectangulaire de la parcelle d'origine, qui correspondait au territoire indien nommé Naticook, comme l'explique Thoreau dans *A Week*.

- 14 Or la carte est un des avatars de la surface. Elle offre au regard sa configuration administrative présente et ne possède aucune profondeur temporelle. Le propre du texte de Thoreau, cependant, est justement de donner à cette surface une épaisseur historique en reconstituant la façon dont elle s'est peu à peu sédimentée dans sa forme actuelle. La description des villages de Merrimack et Litchfield se poursuit en effet ainsi :

Our course this morning lay between the territories of Merrimack, on the west, and Litchfield, once called Brenton's Farm, on the east, which townships were anciently the Indian Naticook. Brenton was a fur trader among the Indians, and these lands were granted to him in 1656. (Thoreau, 1980, 194)

- 15 La fragmentation spatiale que suggère la présence des deux toponymes « Litchfield » et « Merrimack » n'est qu'une réalité récente : l'article défini dans « which townships were anciently *the* Indian Naticook » (c'est nous qui soulignons) montre qu'avant d'être séparés en deux, ces territoires n'en formaient qu'un – comme l'atteste le rectangle que ces deux villages, une fois accolés, dessinent sur la carte. Le texte met ainsi au jour trois strates distinctes qui sont autant d'états différents de la carte : sa configuration actuelle où les villages sont séparés ; l'ancienne ferme de Brenton, créée au XVII<sup>e</sup> siècle ; et le territoire indien, plus ancien encore, dont Thoreau exhume à la fois le tracé et le nom, *Naticook*.
- 16 Les informations historiques que Thoreau mentionne ici proviennent du *Gazetteer*, une sorte de guide de la Nouvelle-Angleterre que les deux frères ont emporté avec eux pendant le voyage et qui contient la description, l'histoire et les statistiques économiques et démographiques de chaque ville et village de la région<sup>10</sup>. En lui-même, le *Gazetteer* n'est qu'une chronique historique qui ne contient que peu d'indications spatiales, hormis celles qui concernent la disposition générale des villes et villages ; le savoir qu'il apporte sur l'espace est avant tout historique, pour ne pas dire anecdotique. Pourtant, la façon dont Thoreau qualifie ce petit guide est significative: « we had recourse, from time to time, to the *Gazetteer*, which was our Navigator » (Thoreau, 1980, 90). En comparant ainsi le *Gazetteer* au *Bowditch* (le guide de navigation le plus

connu à cette époque<sup>11</sup>), Thoreau lui donne une valeur quasi-cartographique. Si l'histoire lui permet ainsi de naviguer dans l'espace, cependant, c'est uniquement grâce à la carte de Hale, grâce à laquelle il peut faire précisément le lien entre l'espace réel dans lequel il navigue et les chroniques anciennes contenues dans le guide. À lui seul, le *Gazetteer* n'est qu'un ensemble de toponymes associés à des faits anciens. À elle seule, la carte n'est qu'un ensemble de toponymes associés à des positions dans l'espace. Le texte de Thoreau prend la forme d'un espace-temps complexe qui établit le lien entre les deux et permet de faire remonter à la surface tout le passé de la nation. En mentionnant le nom *Naticook*, le texte fait resurgir l'histoire enfouie de cette portion du territoire national et le moment précis (1656 très exactement) où le nom indien a été oblitéré de la carte et où le territoire a changé de main.

- 17 Le texte se construit ainsi comme une suite d'aller-retour incessants entre le présent et le passé de la nation, et plus particulièrement ce moment charnière où le territoire indien est devenu « New England », territoire de l'homme blanc qui se cristallise à la surface au moment où il est intégré au cadastre, figuré par les polygones. L'habitude qu'a Thoreau de toujours évoquer le nom indien originel des lieux et des montagnes (*Naticook*, *Agiocochook* au lieu de « Mount Washington », etc.) est ainsi sans doute une façon pour lui de ressusciter cette carte fantôme, aujourd'hui disparue, qui préexiste à la carte américaine à la manière d'une strate géologique enfouie :

And here town records, old, tattered, time-worn, weather-stained chronicles, contain the Indian sagem's mark perchance, an arrow or a beaver, and the few fatal words by which he deeded his hunting grounds away. He comes with a list of ancient Saxon, Norman, and Celtic names, and strews them up and down this river, —Framingham, Sudbury, Bedford, Carlisle, Billerica, Chelmsford,—and this is New Angle-land, and these are the new West Saxons, whom the Red Men call, not Angle-ish or English, but Yengeese, and so at last they are known for Yankees. (Thoreau, 1980, 53)

- 18 L'ordre dans lequel Thoreau évoque les noms de village que l'on trouve ici n'est pas fortuit : ces six villages se trouvent en effet au nord de Concord, « jetés » précisément dans cet ordre du sud au nord le long de la rivière, comme l'atteste la carte de Hale. Ce que le texte de Thoreau suggère, cependant, c'est que la présence de ces noms n'est pas si immuable et indiscutable que la carte semble le dire. En utilisant le présent simple, le texte remet en scène le moment précis où ils ont été inscrits sur le papier, effaçant ainsi la présence indienne. L'espace est ainsi d'abord colonisé par les toponymes qui servent à le désigner. Apposée sur un vieux parchemin, la marque de l'Indien est l'acte notarié par lequel les terrains de chasse deviennent terre « anglaise », et l'homme blanc, *in fine*, un Yankee<sup>12</sup>. Celui-ci peut alors semer à travers la région ses noms étranges et étrangers, et instaurer sa propre version de la surface.
- 19 Par ce genre de notations, l'excursion fluviale de l'automne 1839 s'inscrit dans l'histoire plus longue de la nation américaine et la carte acquiert ainsi une épaisseur temporelle, étayée sur un dense réseau intertextuel de sources historiques anciennes. Outre le *Gazetteer*, Thoreau cite des passages entiers de « *Relations of the Jesuits, 1604* » du Sieur de Monts (Thoreau, 1980, 43), « *Gookin's Hist. Coll. Of the Indians of New England 1674* » (Thoreau, 1980, 82), etc. Bien souvent, le savoir qu'il y glane est de nature très anecdotique : il s'agit le plus souvent d'enlèvements par les Indiens, de l'arrivée du tout premier colon dans telle région, ou d'un accident survenu sur le fleuve. Ce ne sont donc pas les grands aspects géopolitiques de l'histoire américaine ni sa dimension institutionnelle qui intéressent Thoreau, mais bien l'histoire concrète et quotidienne de

celles et ceux qui l'ont vécue, c'est-à-dire l'histoire qu'il peut situer précisément et qui a eu lieu sur cette surface qu'il observe.

- 20 Le texte de Thoreau est donc le lieu où viennent se superposer deux images différentes : celle qu'il observe à l'œil nu lors de l'excursion, et le filtre historique que la lecture conjointe de la carte et des chroniques historiques viennent y apposer. Dans certains passages du texte, on ne peut alors plus vraiment parler de profondeur temporelle, puisque les époques différentes se rejoignent et se confondent à la surface du monde, comme par exemple quand Thoreau raconte l'histoire spectaculaire de Hannah Dustan, enlevée par les Indiens à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>13</sup>. Comme l'a noté Daniel Peck, l'inclusion de ce bref récit enchâssé est justifiée par une conjonction à la fois spatiale et temporelle : Thoreau et son frère arrivent au même moment de la journée à l'endroit précis de la rivière où ces événements se sont déroulés (« probably about this time in the afternoon » [Thoreau, 1980, 320]) (Peck, 19-21). Ce qui frappe ici, c'est le temps de narration qui est alors choisi : dans les pages qui suivent, les aventures de Hannah Dustan sont racontées au présent, maintenant ainsi l'illusion ténue d'une jonction dans l'espace de ces époques temporellement distinctes. La structure du temps se brouille et le canot de Dustan semble s'évanouir devant celui de Thoreau :

While we loiter here this autumn evening, looking for a spot retired enough, where we shall quietly rest to-night, they thus, in that chilly March evening, one hundred and forty-two years before us, with wind and current favoring, have already glided out of sight. (Thoreau, 1980, 323)

- 21 Jouant sur le sens tantôt spatial, tantôt temporel du mot « before », le texte de Thoreau décrit un espace complexe où les époques se télescopent et se répondent, et où le souvenir des événements passés est suscité par les textes qui les évoquent. Si le texte de *A Week* est si précisément localisable dans l'espace et se fonde ainsi sur un substrat cartographique, c'est donc avant tout pour replacer l'excursion dans une temporalité historique plus large : à chaque point de la carte correspond ainsi un événement passé.
- 22 Cependant, en évoquant ce passé historique, le texte souligne aussi combien celui-ci est devenu invisible. Hors du texte qui, à la différence de la carte, en ranime le souvenir, il n'en subsiste que peu de traces effectives dans l'espace que parcourent les deux frères. Les escarmouches entre colons et Indiens, les plantations des premiers pionniers, les souffrances des captifs conduits de force dans la forêt par les tribus de « sauvages » : de tout cela il ne reste en réalité presque rien, si ce n'est des « vestiges » (Burbick, 27) disposés ici et là le long de l'axe de la rivière. Seuls les traces d'anciens campements indiens qui affleurent à la surface du sol (Thoreau, 1980, 146), les tombes anciennes et les monuments déjà en ruines (« moss-grown monuments » [Thoreau, 1980, 50]) que l'on trouve aux abords des villes attestent ce qui s'est réellement déroulé ici. Les villages américains, dans un paradoxe typique de Thoreau, en viennent donc à être décrits comme des villes antiques en pleine décrépitude, alors même qu'ils ont été fondés il y a tout juste deux cents ans : « This is ancient Billerica, [...] now in its dotage. [...] I never heard that it was young. » (Thoreau, 1980, 50) Les artefacts de l'histoire humaine (coloniale et indienne à la fois) ont ainsi tendance à s'affaïsser et à disparaître peu à peu dans le sol meuble des rives du Merrimack, au point que seule la tradition orale en perpétue encore le souvenir :

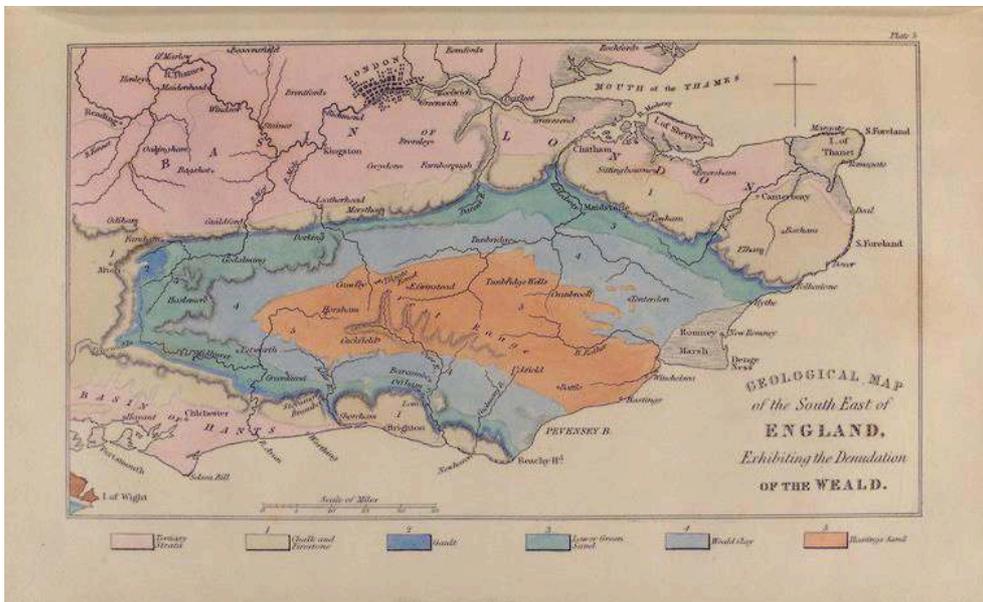
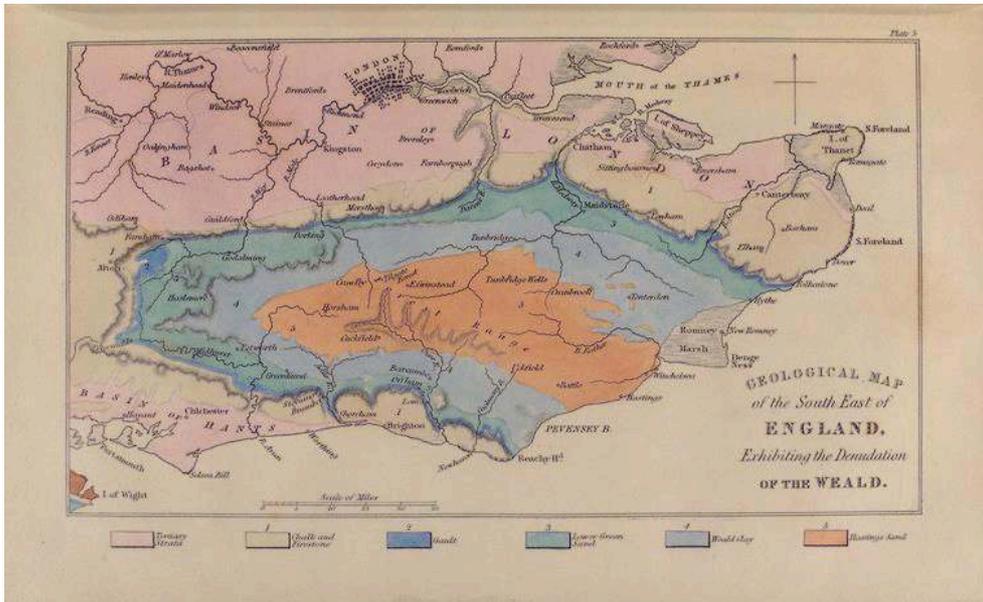
It was in fact an old battle and hunting ground through which we had been floating, the ancient dwelling-place of a race of hunters and warriors. Their weirs of stone, their arrowheads and hatchets, their pestles, and the mortars in which they pounded Indian corn before the white man had tasted it, lay concealed in the mud

of the river bottom. Tradition still points out the spots where they took fish in the greatest numbers, by such arts as they possessed. (Thoreau, 1980, 82)

- 23 Thoreau et son frère « flottent » à travers l'histoire mais, sans les indications données conjointement par le *Gazetteer* et la carte, rien ne permettrait de deviner que ces rives sont « en réalité » (« in fact ») le lieu de batailles et de chasses passées. Les objets disparaissent dans la boue de l'histoire et seule la tradition orale indique encore des points qui, à la surface du monde, sont devenus invisibles et vides de sens.
- 24 Envisagée du point de vue de l'histoire humaine, la surface apparaît alors comme un support fragile et éphémère, un texte friable et précaire sur lesquels les hommes n'ont pas d'autre choix que de réécrire encore et encore: « what have they not written on the face of the earth already, clearing, and burning, and scratching, and harrowing, and plowing, and subsoiling, in and in, and out and out, and over and over, again and again, erasing what they had already written for want of parchment. » (Thoreau, 1980, 8) Ce que l'œil voit en surface n'est en fin de compte qu'un état transitoire, une configuration historique provisoire d'un épais palimpseste. Tout en ne se déplaçant qu'à la surface de l'eau, le texte de Thoreau suggère donc que la vérité de cet espace se trouve dans sa profondeur et son épaisseur, adoptant ainsi un réflexe de géologue qui consiste à toujours prendre en compte ce qui est dissimulé sous l'apparente évidence des choses.

## Les profondeurs du géologue

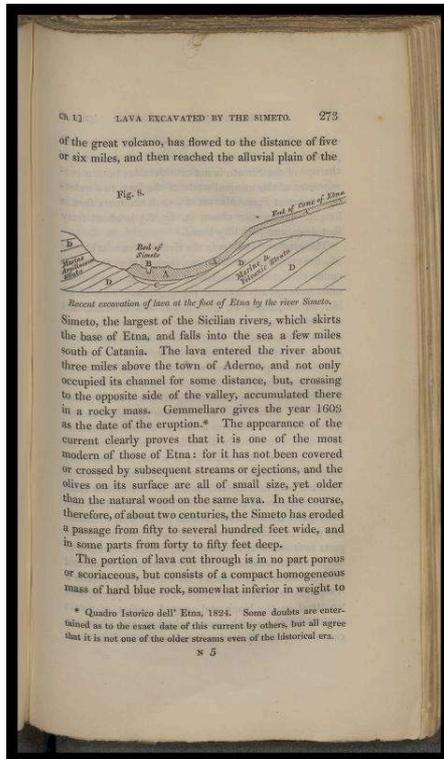
- 25 La lecture de Lyell joue un rôle crucial dans la façon dont Thoreau envisage la question de la profondeur, à la fois spatiale et temporelle<sup>14</sup>. Cette lecture est pour Thoreau une étape importante, d'abord, car il s'agit du tout premier ouvrage de science moderne qu'il consulte, mais aussi parce que cette lecture a lieu à une époque où Thoreau découvre, par l'entremise d'Emerson, toute une série de textes hindous plurimillénaires (Sattelmeyer, 29-30). Les plus célèbres d'entre eux sont le *Bhagavad-Gita* et les *Lois de Manou*<sup>15</sup>, auxquels Thoreau fait référence dans *A Week*, notamment dans le chapitre « Monday » (Dimock, 7-22). Ces textes très anciens, censés avoir été écrits au commencement des temps, font découvrir à Thoreau une cosmogonie et une temporalité radicalement différentes de celles de la tradition philosophique occidentale. De manière inattendue, les écrits de Lyell et les ordonnances de Manou (« fils ou petit fils de Brahma » [Thoreau, 1980, 148]) se rejoignent donc pour faire entrevoir à Thoreau un « temps long » de l'histoire géologique et de l'histoire mythique.
- 26 L'ouvrage de Lyell a la particularité d'être doté de nombreuses illustrations qui portent un regard spécifique sur l'espace et sa configuration géomorphologique<sup>16</sup>. Outre les croquis représentant des paysages, on trouve dans *Principles of Geology* trois types différents d'illustrations. Les premières sont les cartes géologiques, qui permettent de représenter la disposition des différents types de sols juxtaposés sous la surface dans une zone donnée. Sur la carte ci-dessous, par exemple, Lyell a représenté les variétés de sols que l'on trouve dans le sud-est de l'Angleterre, afin d'illustrer le phénomène d'érosion qui met peu à peu à nu les différentes strates présentes sous la surface<sup>17</sup>.





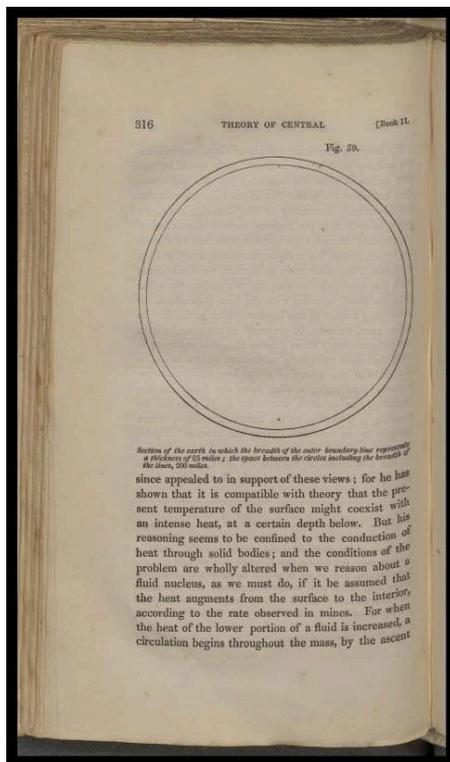
LYELL, Charles, « Geological Map of the South East of England, Exhibiting the Denudation of the Weald », env. 14 × 22 cm, *Principles of Geology*, 5<sup>e</sup> édition (1837), vol. IV, carte pliée (« Plate 15 »), en regard de la p. 200.

- 27 Viennent ensuite les vues en coupe, qui sont des schémas moins détaillés sur lesquels Lyell représente l'étagement vertical des strates géologiques (voir ci-dessous)<sup>18</sup>.



LYELL, Charles, « Recent excavation of lava at the foot of Etna by the river Simeto », env. 9 × 3 cm, *Principles of Geology*, 5<sup>e</sup> édition (1837), vol. I, p. 273.

- 28 Ces deux premiers types de figures fonctionnent de manière similaire dans la mesure où elles donnent à voir ce que l'œil ne peut habituellement pas distinguer à la surface du monde. Elles reconfigurent la perception habituelle de l'espace en montrant que la surface n'est que la plus récente des multiples strates qui se sont accumulées au fil du temps – à l'image de ce que fait Thoreau en décrivant la surface des champs inscrite et réinscrite sans cesse par les hommes qui les cultivent.
- 29 La troisième catégorie de figures utilisée par Lyell va même plus loin, en donnant à voir combien cette couche de surface n'est qu'une fine pellicule à l'échelle du globe : l'étonnant diagramme ci-dessous, par exemple, est constitué de deux cercles qui représentent de façon schématique la taille du globe terrestre et l'épaisseur de la couche de surface<sup>19</sup>.



LYELL, Charles, « Section of the earth in which the breadth of the outer boundary line represents the thickness of 25 miles; the space between the circles including the breadth of the lines, 200 miles », *Principles of Geology*, 5<sup>e</sup> édition (1837), vol. III, p. 316.

- 30 Le trait du cercle extérieur représente à lui seul une couche épaisse de 40 kilomètres (25 miles) : dans son dénuement et sa sobriété, cette représentation géométrique laisse mesurer l'immensité de la planète – et la taille insignifiante des êtres qui y vivent. Cet aspect visuel du travail scientifique de Lyell joue un rôle important dans sa réception par Thoreau. C'est grâce à ces représentations particulières de l'espace que la géologie devient pour lui cette discipline de la profondeur : d'abord au sens spatial, car elle cherche prioritairement dans le sous-sol les causes qui expliquent la forme actuelle du monde, mais aussi au sens temporel, car les durées qu'elle envisage dépassent de loin les limites de l'histoire humaine.
- 31 « We are acquainted with a mere pellicle of the globe on which we live » (Thoreau, 1971, 332), écrira Thoreau dans les dernières pages de *Walden*, faisant peut-être là référence implicitement au schéma du globe terrestre de Lyell. L'idée que la vérité des phénomènes est enfouie sous la surface devient à la fois une des métaphores structurantes de son écriture et une réalité concrète, illustrée à de multiples reprises dans *A Week*. À plusieurs reprises, Thoreau cherche ainsi à voir littéralement ce qu'il y a sous la surface pour reconstituer l'ordre des événements et la succession des causes. Le texte prête une grande attention à ce qui est enfoui dans le sol : pointes de flèches, traces de wigwam indien, rumeur de trésor ancien (Thoreau, 1980, 197), histoire d'une vieille bouilloire retrouvée enterrée dans les bois (Thoreau, 1980, 256), etc. Appliquant la méthode de Lyell à une échelle réduite et à des zones circonscrites de l'espace, Thoreau reconstitue aussi comment certaines portions de la rive ont fini par être envahies par le sable : à tel endroit, ce sont les pêcheurs qui, pour pouvoir tirer leur filets plus aisément, ont arraché les buissons qui tenaient la berge et ont accéléré l'érosion des sols (Thoreau, 1980, 146) ; à tel autre, ce sont les moutons, agacés par les

puces, qui ont brisé le sol à coup de sabots et ont fini par l'éroder totalement (Thoreau, 1980, 198). « Who knows but Sahara, where caravans and cities are buried, began with the bite of an African flea » (Thoreau, 1980, 198), se demande Thoreau avec humour en extrapolant cette anecdote, suivant ainsi la logique de Lyell qui veut que les formations géologiques puissent être expliquées par des causes toujours en activité.

- 32 La surface acquiert ainsi une épaisseur qui dépasse le seul temps historique révélé par le *Gazetteer*. La conscience de ce temps long finit par créer un décalage entre l'histoire incommensurable de la nature et la brièveté de l'histoire humaine telle qu'elle se manifeste à travers ses vestiges. En évoquant les événements passés de l'histoire américaine, Thoreau ne fait donc pas œuvre d'historien : au contraire, le contraste avec le temps long du géologue a pour conséquence de défaire tout discours sur l'histoire humaine en général, et américaine en particulier (Hildebidle, 7-23). Dans un passage étonnant Thoreau dresse ainsi un tableau d'ensemble de l'histoire humaine dans lequel l'enchaînement des événements semble dépourvu de toute causalité logique. Ce passage complexe commence par une structure concessive: « The age of the world is great enough for our imaginations, even according to the Mosaic account, without borrowing any years from the geologist. » (Thoreau, 1980, 324) Thoreau reconnaît que même en s'en tenant à ce que dit la Bible, le monde paraît effectivement très ancien. Cependant, l'expression « the Mosaic account » est exactement celle qu'on trouve à de nombreuses reprises sous la plume de Lyell pour désigner le récit biblique, qui est pour Lyell une fiction sans fondement au sujet de la création du monde<sup>20</sup>. L'emploi de cette expression signale donc déjà une prise de distance avec cette façon d'envisager l'histoire humaine. Ce récit est mis en balance au sein de la phrase avec le discours du géologue, que Thoreau accepte de ne pas utiliser à son avantage, mais dont on comprend bien qu'il est le discours le plus novateur et le plus solide, et celui qui offre la perspective la plus longue. Cependant, dans le récit biblique, l'histoire du monde (« the age of the world ») n'est que l'histoire de l'humanité, et dans les lignes qui suivent Thoreau s'emploie à la réécrire de manière particulièrement décousue :

From Adam and Eve at one leap sheer down to the deluge, and then through the ancient monarchies, through Babylon and Thebes, Brahma and Abraham, to Greece and the Argonauts; whence we might start again with Orpheus and the Trojan war, the Pyramids and the Olympic games, and Homer and Athens, for our stages; and after a breathing space at the building of Rome, continue our journey down through Odin and Christ to—America. It is a wearisome while. (Thoreau, 1980, 324-25)

- 33 Dès l'ouverture, l'histoire humaine va à vau-l'eau et prend la forme d'une chute permanente et sans répit vers l'abîme (« at one leap sheer down »). Elle s'écrit par grands bonds successifs en s'affranchissant de toute continuité temporelle ou spatiale : loin de s'en tenir au récit « mosaïque », elle mêle le récit biblique (Adam et Ève, le Déluge) et la mythologie grecque (Orphée et la Guerre de Troie), les grands monothéismes (Abraham) et les divinités orientales et nordiques (Brahma et Odin). Ce panthéisme procède par pure juxtaposition temporelle et abolit toutes les frontières entre les religions, les époques et les cultures. À y regarder de plus près, plutôt qu'une causalité historique c'est peut-être davantage un principe allitératif qui guide l'historien subversif que devient ici Thoreau : l'appariement hardi, et purement morphologique, que représente l'expression « Brahma and Abraham » pourrait donner la clé de tous les autres. Babylone et Thèbes sont unis par le /b/, la Grèce et les Argonautes par les sons /gr/ et /rg/, dans « Orpheus » et « the Trojan War » c'est un son /o/ presque identique qui est accentué, et dans les Pyramides et les Jeux

Olympiques c'est la lettre « y » qui porte l'accent tonique. Par ailleurs, avec une juxtaposition expéditive comme « Odin and Christ », Odin semble devenir le frère jumeau de Jésus, et toute l'histoire humaine pendant deux mille ans finit par être oblitérée pour arriver directement à l'Amérique, en une parodie de discours téléologique : « down through Odin and Christ to—America. »

- 34 Tout cela est bien long et ennuyeux (« wearisome »), commente Thoreau avec sarcasme. Et pourtant cela n'est rien, en réalité, car le paragraphe se poursuit alors dans une direction inattendue. Après avoir suivi le cours de l'histoire de l'humanité depuis ses origines édéniques, Thoreau fait en effet volte-face et regarde à nouveau vers le passé en replaçant l'histoire humaine dans la perspective du temps long par le biais d'une allégorie :

—And yet the lives of but sixty old women, such as live under the hill, say of a century each, strung together, are sufficient to reach over the whole ground. Taking hold of hands they would span the interval from Eve to my own mother. A respectable tea-party merely,—whose gossip would be Universal History. The fourth old woman from myself suckled Columbus,—the ninth was nurse to the Norman Conqueror,—the nineteenth was the Virgin Mary,—the twenty-fourth the Cumæan Sibyl,—the thirtieth was at the Trojan war and Helen her name,—the thirty-eighth was Queen Semiramis,—the sixtieth was Eve the mother of mankind. So much for the

—“old Woman that lives under the hill,  
And if she's not gone she lives there still.”

It will not take a very great granddaughter of hers to be in at the death of Time.  
(Thoreau, 1980, 325)

- 35 En faisant mine d'adopter la chronologie de l'évêque Ussher, qui avait calculé que le monde avait environ 6,000 ans, Thoreau remet l'histoire humaine en perspective : il suffit de soixante vieilles femmes centenaires pour en parcourir toute l'étendue. L'image de Thoreau constitue une spatialisation extrême du temps qu'il n'est pas aisé de concevoir mentalement : dans l'espace de la métaphore, une femme qui a vécu cent ans « occupe » une durée de cent ans. Là où la première liste comprenait uniquement des figures masculines bien connues (à l'exception d'Ève, indissociable d'Adam), la nouvelle histoire thoreauvienne s'écrit du côté des femmes, et des femmes de l'ombre : non pas Thoreau, mais sa mère ; non pas Christophe Colomb le grand découvreur, mais la nourrice anonyme qui l'a allaité, et ainsi de suite à travers l'histoire, de femmes inconnues en femmes célèbres, jusqu'à l'aube des temps. Parodiant le discours historique qui considère l'histoire américaine comme l'aboutissement d'une histoire humaine née en Extrême-Orient, Thoreau suit aussi un ordre géographique inverse en remontant vers l'est : la nourrice de Christophe Colomb et celle de Guillaume le Conquérant vivaient en Europe de l'Ouest, la Sybille de Cumes, la Vierge Marie et Hélène autour de la Méditerranée, et Sémiramis était une reine légendaire de Babylone.
- 36 Thoreau réécrit donc l'histoire, mais dans le même temps il rabaisse son propre tableau au rang de bavardage inopérant. D'abord parce que l'image de la « vieille femme sous la colline » ne vient pas d'un grand texte mythologique, mais d'une ancienne comptine pour enfant, celle-là même qui est citée à la fin du passage ; ensuite, parce que ces femmes ont beau être l'incarnation de l'Histoire Universelle (« Universal History »), elles ne sont que des commères rassemblées à l'heure du thé (« a tea-party merely ») pour échanger des potins cosmiques sur le cours de l'histoire humaine. Sur la forme, enfin, l'allégorie que construit Thoreau ne suggère aucune causalité dans le déroulement de l'histoire, mais au contraire une simple séquentialité : les femmes se

suivent comme les maillons d'une chaîne mais l'histoire n'a pas d'autre cohérence que leur simple succession. Aucun discours téléologique ne peut être greffé sur une telle vision de l'histoire. Provocateur, le passage n'envisage d'ailleurs aucun accomplissement à la fin de l'histoire mais un simple épuisement, une mort du temps (« the death of Time ») qui ne saurait tarder.

- 37 Après avoir révélé, grâce à la carte et au *Gazetteer*, la profondeur historique qui se cache sous la surface, Thoreau refuse donc malgré tout de s'en tenir au récit de l'histoire humaine et met en scène une temporalité bien plus longue dans laquelle l'histoire devient proprement insignifiante. Que devient alors l'excursion fluviale des deux frères Thoreau dans cette perspective temporelle immense et vertigineuse ? Si les événements humains ne sont que des vécus au regard de la grande histoire cosmique, quelle valeur peut avoir cette très brève « semaine » passée sur le fleuve ?

## Les paradoxes de la surface

- 38 Au premier abord, la façon qu'a le texte de *A Week* de donner ainsi à voir un temps long qui dépasse de loin l'existence humaine semble finir par rendre insignifiante l'excursion même dont il fait le récit. Loin d'envisager le voyage en bateau comme une œuvre glorieuse de conquête ou d'exploration, le narrateur constate au contraire que la surface, à laquelle son cheminement est cantonné, a déjà été arpentée : « we found that the frontiers were not this way any longer. This generation has come into the world fatally late for some enterprises. Go where we will on the *surface* of things, men have been there before us. » (Thoreau, 1980, 303, c'est Thoreau qui souligne) Dans le même temps, pourtant, le texte ne renonce pas entièrement à la surface. Dans la mesure où l'excursion en bateau permet au narrateur de voir l'espace bien connu de la Nouvelle-Angleterre sous un angle nouveau, son voyage devient une expérience radicalement nouvelle du point de vue de la perception du monde :

Sitting with our faces now up stream, we studied the landscape by degrees, as one unrolls a map, rock, tree, house, hill, and meadow, assuming new and varying positions as wind and water shifted the scene, and there was variety enough for our entertainment in the metamorphoses of the simplest objects. Viewed from this side the scenery appeared new to us. (Thoreau, 1980, 349)

- 39 La portée du trope de la carte (« as one unrolls a map ») est ici double : si le paysage se présente sous la forme d'une carte, c'est avant tout parce qu'il est lisible et qu'il peut être « consulté », mais cela signifie aussi qu'il s'agit d'un espace connu, arpenté, cadastré. Cependant, le déplacement à la surface de l'eau le fait paraître entièrement neuf, comme s'il s'agissait d'un territoire vierge que personne n'a jamais décrit. Comme le note Thoreau à plusieurs reprises, la perspective fluviale permet de considérer les champs sous un jour nouveau : par exemple, au lieu de voir les barrières qui quadrillent le territoire, on n'en aperçoit plus que l'extrémité (Thoreau, 1980, 351). La ligne devient alors un point, et les montagnes changent de forme et suivent des directions inattendues. Bon connaisseur des étoiles, Thoreau sait que, pour apercevoir les astres les moins brillants, il faut les regarder « du coin de l'œil » : « You have to consider them, as the stars of lesser magnitude, with the side of the eye, and look aside from them to behold them. » (Thoreau, 1980, 226-7) La chose est aussi vraie pour l'espace de la Nouvelle-Angleterre : ce n'est qu'en le regardant ainsi « de biais » que l'on parvient à le voir véritablement.

- 40 En offrant littéralement un nouvel angle de vue, l'excursion montre donc que la découverte n'est jamais permanente, mais qu'elle est au contraire toujours à recommencer :

These continents and hemispheres are soon run over, but an always unexplored and infinite region makes off on every side from the mind, further than to sunset, and we can make no highway or beaten track into it, but the grass immediately springs up in the path, for we travel there chiefly with our wings. (Thoreau, 1980, 359)

- 41 Avec l'expression « *makes off on every side* », Thoreau suggère qu'une contrée inexplorée nous environne sans cesse de toutes parts et s'ouvre en « fuyant » devant nous à chacun de nos pas<sup>21</sup>. Dans cette vision du monde, rien n'est jamais définitif ou fermement établi : la surface a beau avoir été parcourue par d'autres, elle recèle pourtant toujours des trésors infinis car chaque expérience est nouvelle et offre un point de vue inédit sur le monde. Cette façon d'envisager l'excursion semble donc signifier, en définitive, une certaine réévaluation de la surface : loin d'être épuisée et dépourvue de surprise, celle-ci s'avère au contraire pleine de promesses.

- 42 Pourtant, en un nouveau renversement, c'est par le biais de métaphores de la profondeur que le texte donne à voir cette contrée toujours inexplorée qui entoure Thoreau à chaque pas. Le texte de *A Week* évoque en effet à plusieurs reprises l'intuition d'une autre dimension de l'espace, d'un ailleurs inconnu qui se trouverait ici-même, sous la surface du monde. Sa présence au creux de l'espace connu affleure ici et là, dans le texte de Thoreau, par le biais de métaphores spatiales paradoxales qui sont peut-être parmi les plus beaux passages du texte. La prose s'y fait mélodieuse et mouvante, et le texte se fonde alors sur des images évocatrices mais spatialement déroutantes. Pour décrire le vertige que produit la prise de conscience du temps long, Thoreau évoque ainsi l'image d'un abyme temporel caché sous la surface de la terre : « *And do we live but in the present ? How broad a line is that? [...] The earth is covered with mould. I thrust a stick many æons deep into its surface, and with my heel make a deeper furrow than the elements have ploughed here for a thousand years.* » (Thoreau, 1980, 153) La terre n'est plus simplement une réalité physique, elle devient une sorte d'espace-temps où la profondeur se mesure en milliards d'années, comme le suggère l'expression « *many æons deep* ». Ailleurs, Thoreau décrit de la même façon un monde qui n'est qu'une fine pellicule de terre sous laquelle se cache une prodigieuse lumière cosmique : « *I stop my habitual thinking, as if the plow had suddenly run deeper in its furrow through the crust of the world. How can I go on, who have just stepped over such a bottomless skylight in the bog of my life.* » (Thoreau, 1980, 173) Ces métaphores spatiales sont également temporelles : la faille qui s'ouvre dans le sol laisse entrevoir l'immensité incommensurable du temps long de la géologie et de la nature. Avec ce type d'images, cependant, Thoreau s'éloigne dans le même temps du discours du géologue en faisant de ce temps long le matériau d'un trope spatial et temporel, plutôt qu'une observation scientifique en tant que telle.

- 43 Le fil directeur de ces images est l'idée que le monde familier que nous pensons connaître n'est qu'un voile, et qu'il existe ici-même une « région » d'une tout autre nature :

It is easier to discover another such a new world as Columbus did, than to go within one fold of this which we appear to know so well; the land is lost sight of, the compass varies, and mankind mutiny; and still history accumulates like rubbish before the portals of nature. But there is only necessary a moment's sanity and

sound senses, to teach us that there is a nature behind the ordinary, in which we have only some vague préemption right and western reserve as yet. We live on the outskirts of that region. Carved wood, and floating boughs, and sunset skies, are all that we know of it. (Thoreau, 1980, 383)

- 44 Thoreau mêle ici habilement deux géographies distinctes : en décrivant cette autre dimension du réel comme une « région », il semble la situer sur la carte de l'univers connu, mais dans le même temps il la maintient à distance et souligne son inaccessibilité. Les références au « droit de préemption » et à la « Réserve Occidentale » (*Western Reserve*, territoire situé dans l'actuel Ohio et rattaché à l'État du Connecticut jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle) introduisent ici le vocabulaire de la colonisation et du cadastrage, mais ces réalités se dissolvent du fait du caractère immatériel de ce que Thoreau évoque. La logique exploratoire des cartes, et leur effort pour couvrir encore et encore de nouveaux mondes, paraît vaine quand on l'envisage depuis le milieu du Merrimack. L'excursion fluviale révèle des « plis » (« fold ») dans le monde qu'il est bien plus difficile d'explorer, et où savoir s'orienter est une véritable gageure (« the compass varies »). L'image du pli souligne le paradoxe qu'évoque Thoreau ici : un pli n'est qu'un pli de la surface, mais celle-ci se configure de telle manière qu'elle devient elle-même une forme de profondeur.
- 45 Aux abords de ces failles, l'ancrage référentiel de la langue se relâche : il ne s'agit plus d'évoquer des lieux précis ou de situer des expériences dans l'espace, mais au contraire de laisser entrevoir une forme de lâcher-prise qui fait vibrer la structure syntaxique elle-même. Des segments de phrase évoquant des images diverses se trouvent ainsi juxtaposés et, si le sens général de la phrase parvient à préserver sa cohérence, ce n'est qu'en associant des figures dont la signification individuelle est parfois difficile à formuler. L'expression « mankind mutiny », par exemple, suggère une forme de révolte profonde et de rébellion spontanée mais, syntaxiquement, il n'est pas aisé de déterminer si elle est la cause ou la conséquence de la découverte de ce repli du monde : la mutinerie éclate-t-elle quand l'esprit tente d'entrer dans l'un de ces recoins secrets du monde familier ? ou la mutinerie est-elle dirigée contre Colomb et tous les explorateurs, et est-elle le point de départ de ce voyage dans les secrets de l'espace arpenté ?
- 46 C'est précisément cette indécision qui laisse entrevoir combien le texte thoreauvien peut être délibérément déroutant : tout en sachant très bien où il va, le texte de Thoreau sait aussi se perdre, faire des détours, et multiplier les embranchements sémantiques. Plutôt que de désigner les choses par leur nom (noms des lieux, des plantes, des animaux, des tribus), il fait ponctuellement le choix d'une évocation plus floue, rêveuse, qui correspond à cette intuition vague de l'existence d'une autre dimension du monde. Le texte dérive alors, et ne s'écrit qu'avec les échos distants que l'on en perçoit : « Carved wood, and floating boughs, and sunset skies ». En se troublant ainsi, la surface finit par donner à voir la profondeur.

## Le temps long et le fugace

- 47 En s'attachant ainsi à évoquer une dimension de l'espace qui n'est pas accessible aux sens, Thoreau réévalue donc la surface en la décrivant en termes de profondeur. Tout en prenant en compte le temps long de la géologie, il ne fait donc finalement jamais lui-même œuvre de géologue et travaille uniquement le matériau de la langue. Jamais il ne

se décrit en train de se livrer lui-même à la stratigraphie ou à la datation géologique. Au contraire, un des rares moments où l'on voit Thoreau se pencher sur le sol et étudier véritablement les formations géologiques apparaît dans *Walden*, quand le narrateur observe le sable en train de s'écouler le long du talus dans le célèbre chapitre « Spring ». Il s'agit là d'un moment « pré-géologique » : il n'y est pas question de strates millénaires ou de roches figées datant de l'éocène ou du pliocène, mais bien d'une terre mouvante, vivante même, qui est en train de se former sous les yeux de l'écrivain. En prêtant ainsi une attention minutieuse à ces motifs sans cesse changeants, Thoreau précède en quelque sorte le travail du géologue futur, comme il le note au sujet des formes dessinées par le sable : « [it was] destined perhaps, under some circumstances, to become a puzzle to future geologists. » (Thoreau, 1971, 305) Plus lyellien que Lyell lui-même, pour ainsi dire, Thoreau ne prête en fait jamais attention aux strates mortes et déjà figées, mais seulement aux forces qui s'exercent en ce moment même sur la Terre, et à ces multiples motifs qui se dessinent à la surface du monde. Or c'est précisément là que la géologie trouve ses limites, et qu'elle se fait en quelque sorte dépasser par les tropes de l'écrivain : « The earth is not a mere fragment of dead history, stratum upon stratum like the leaves of a book, to be studied by geologists and antiquaries chiefly, but living poetry like the leaves of a tree, which precede flowers and fruit,—not a fossil earth, but a living earth » (Thoreau, 1971, 309). La géologie reste cette science des choses sédimentées, incapable de se saisir du temps long tel qu'il se manifeste dans les phénomènes les plus infimes. La Terre – ce monde que Thoreau observe – n'est pas une chose morte et statique qui ne serait définie que par son passé, mais un ensemble vivant, dynamique et changeant – et donc difficile à saisir. On touche en définitive à une sorte de paradoxe chez Thoreau, chez qui le temps long trouve à s'écrire non pas tant dans la profondeur, c'est-à-dire dans l'évocation de l'âge de la Terre et des millions d'années qui se sont écoulées depuis la formation des montagnes (comme le fait le géologue), mais au contraire dans les phénomènes de flux et de changement permanent qui animent la surface du monde. Seul le matériau souple et malléable qu'est la langue (« living poetry ») peut donner à voir ces changements infimes et constants, et insuffler la vie aux strates empilées et statiques que sont les pages du livre lui-même. Ainsi, dans le passage sur le dégel dans *Walden*, le sable s'écoule et dessine des formes fantasques sur le sol, mais aussi dans le texte lui-même, qui se fond progressivement en une sorte de rêverie pseudo-étymologique où Thoreau croit deviner dans la morphologie même des mots le motif immémorial de la feuille que le sable est en train de dessiner à ses pieds. Les mots s'auto-engendrent alors par allitération : *leaves, lobe, globe, double-lobed*, en un mouvement général de fluidification et d'écoulement (Thoreau, 1971, 306).

- 48 Voilà ce que le géologue néglige et que l'historien ne parvient pas à voir : « not what was, but what is » (Thoreau, 1980, 155). Ce qui est, et qui dure, ce sont ces phénomènes qui se situent à la limite du perceptible, et auxquels Thoreau, lui, prête une extrême attention, comme par exemple quand il décrit avec minutie les motifs infinitésimaux qui se dessinent à la surface de Walden Pond quand un insecte se pose sur l'eau : « the dimpling circles which are incessantly inscribed on its otherwise invisible surface [...]. Not a fish can leap or an insect fall on the pond but it is thus reported in circling dimples, in lines of beauty [...]. » (Thoreau, 1971, 187-88). *Dimpling circles, circling dimples* : avec ce jeu sur les signifiants, où la forme substantive et la forme progressive s'entrecroisent, le temps long devient finalement perceptible non pas dans la profondeur, mais littéralement à la surface de l'eau.

- 49 Le paradoxe de Thoreau se situerait donc là : les faits petits et grands de l'histoire humaine paraissent insignifiants en regard du temps long et de la profondeur de la géologie, mais c'est précisément dans les phénomènes éphémères et fugaces de la surface que Thoreau trouve à voir ce temps long, cette profondeur temporelle révélée par la géologie. C'est ainsi, en définitive, que Thoreau « sauve » l'excursion et qu'il évite que l'expérience individuelle du narrateur ne se dissolve totalement dans ce temps long vertigineux. En s'attachant aux points de l'espace où la sédimentation est minimale et où le temps long apparaît à la surface, dans l'instantané et l'infinitésimal, Thoreau maintient en effet le « je » qui parle dans une position centrale. Loin de perdre toute valeur dans la perspective du temps long, le point de vue subjectif du narrateur en devient au contraire la condition nécessaire et le révélateur précieux.

---

## BIBLIOGRAPHIE

- ABRAMS, Robert E., « Image, Object and Perception in Thoreau's Landscapes : The Development of Anti-Geography », *Nineteenth-Century Literature*, vol. 46, n° 2, 1991, 245-62.
- BEST, Stephen et Sharon MARCUS, « Surface Reading : An Introduction », *Representations* 108 (Fall 2009), 1-21.
- BURBICK, Joan, *Thoreau's Alternative History: Changing Perspectives on Nature, Culture, and Language*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1987.
- CARMIGNANI, Paul, « Le verbe des eaux : *A Week on the Concord and Merrimack Rivers* », dans Yves Carlet, dir., *Henry David Thoreau, Profils Américains* n° 10, Montpellier, Université de Montpellier, 1999, 25-49.
- DIMOCK, Wai Chee, *Through Other Continents. American Literature Across Deep Time*, Princeton, Princeton University Press, 2006.
- FAPLIK, David, « Deep Thought, Shallow Aesthetic : Reading Surface Meaning in Thoreau », *American Literature*, vol. 85, n° 1, mars 2013, 61-91.
- GILMORE, Michael T., *Surface and Depth. The Quest for Legibility in American Culture*, Oxford, Oxford University Press, 2003.
- HARDING, Walter, *The Days of Henry Thoreau: A Biography*, Princeton, Princeton University Press, 1982 [1962].
- HAYWARD, John, *The New England Gazetteer; Containing Descriptions of All the States, Counties and Towns in New England: Also Descriptions of the Principal Mountains, Rivers, Lakes, Capes, Bays, Harbors, Islands, and Fashionable Resorts Within That Territory. Alphabetically Arranged. By John Hayward, Author of the Columbian Traveller, Religious Creeds, &C. &C. Sixth Edition*, Concord (New Hampshire), Israel S. Boyd And William White; Boston, John Hayward, 1839.
- HILDEBIDLE, John, *Thoreau. A Naturalist's Liberty*, Cambridge (MA), Harvard University Press, 1983.
- JOHNSON, Linck C., *Thoreau's Complex Weave. The Writing of A Week on the Concord and Merrimack Rivers, with the Text of the First Draft*, Charlottesville, University Press of Virginia, 1986.

- LURIA, Sarah, « Thoreau's geopoetics », dans Michael Dear, Jim Ketchum, Sarah Luria, *et al.*, éd., *GeoHumanities : Art, History, Text at the Edge of Space*, New York, Routledge, 2011, 126-38.
- LYELL, Charles, *Principles of Geology: Being an Inquiry How Far the Former Changes of the Earth's Surface Are Referable to Causes Now in Operation*, 5<sup>e</sup> édition, 4 vol. , Londres, John Murray, Albermarle Street, 1837. Disponible en ligne : <https://archive.org/details/Lyell1837jf09J-d> (consulté le 7 juillet 2015).
- PECK, H. Daniel, *Thoreau's Morning Work. Memory and Perception in A Week on the Concord and Merrimack Rivers, the Journal, and Walden*, New Haven, Yale University Press, 1990.
- RICHARDSON, Robert D., *Henry Thoreau: A Life of the Mind*, Berkeley, University of California Press, 1986.
- ROSSI, William, « Poetry and Progress: Thoreau, Lyell, and the Geological Principles of *A Week* », *American Literature*, vol. 66, n° 2, 1994, 275-300.
- RUDWICK, Martin J. S., *Lyell and Darwin, Geologists. Studies in the Earth Sciences in the Age of Reform*, Aldershot, Ashgate, 2005.
- , « Introduction », dans Charles Lyell, *Principles of Geology*, facsimilé de la 1<sup>e</sup> édition, Chicago, University of Chicago Press, 1990, VII-LVIII.
- SATTELMAYER, Robert, *Thoreau's Reading : a Study in Intellectual History ; with Bibliographical Catalogue*, Princeton, Princeton University Press, 1988.
- STOWELL, Robert F. et William L. Howarth, éd., *A Thoreau Gazetteer*, Princeton, Princeton University Press, 1970.
- THOREAU, Henry David, *Walden*, Princeton, Princeton University Press, 1971.
- , *A Week on the Concord and Merrimack Rivers*, Princeton, Princeton University Press, 1980.
- , *A Week on the Concord and Merrimack Rivers. Walden. The Maine Woods. Cape Cod*, New York, The Library of America, 1985.
- THORSON, Robert M., *Walden's Shore: Henry David Thoreau and Nineteenth-Century Science*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 2014.
- WALLS, Laura Dassow, *Seeing New Worlds: Henry David Thoreau and Nineteenth-Century Natural Science*, Madison (WI), University of Wisconsin Press, 1995.
- WARNER, Michael, *The Letters of the Republic: Publication and the Public Sphere in Eighteenth-Century America*, Cambridge (MA), Harvard University Press, 1992.

## NOTES

1. « Such has been romanticism's success since the time of the early republic in normalizing the notion of literature as a site of interpretive (dis)entanglement that to suggest we read for meaning someplace other than a location named depth is to court controversy. » (Faflik, 62)
2. Faflik cite ici le travail de Michael Warner sur le statut du texte imprimé dans *The Letters of the Republic* (1992) pour montrer comment on passe d'une conception du texte comme objet public, lisible et transparent (dans la Jeune République) à une conception romantique de la littérature comme régime de sens « divorcé » de la sphère publique (Warner, 161). Ces réflexions sur la notion de lisibilité du texte littéraire rappellent aussi la thèse de Michael Gilmore dans *Surface and Depth* (2003), qui suggère que, face aux exigences de lisibilité superficielle de l'Amérique du

milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, les auteurs de la période (Thoreau notamment) réagissent en produisant des textes délibérément complexes et insondables. L'objectif de Faflik est précisément de remettre en question ce portrait de Thoreau en montrant combien ses textes révèlent aussi une attention à la surface pour elle-même et n'envisagent pas toujours les phénomènes perceptibles comme la bordure extérieure de vérités supérieures à déchiffrer (à l'inverse du schéma typique des correspondances transcendentalistes).

3. « [I]t is possible to read Thoreau, reading, as a sustained exercise by the author to reorient meaning : away from the representational distancing to Romantic relation and transcendental correspondence, and toward the consuming interpretive response that attends the reading of what Thoreau in *Walden* calls “the face of things”. » (Faflik, 78)

4. Faflik semble encourager une lecture attentive à la surface du texte, mais ses consignes de lecture demeurent assez imprécises : « Readers who would seek meaning in Thoreau must *make* meaning at the point of readerly contact [...], simply by seeing and reading the text before them. » (Faflik, 86)

5. John Thoreau mourut tragiquement du tétanos au début de l'année 1842. Après s'être coupé le doigt en se rasant le 1<sup>er</sup> janvier 1842, il commença à développer les symptômes de la maladie le 8 janvier et mourut moins de trois jours plus tard dans les bras de son frère Henry. Cette perte brutale marqua profondément Thoreau, d'autant plus qu'un autre décès survint parmi ses proches peu temps après, le 27 janvier 1842, quand Waldo, le fils d'Emerson, succomba à la scarlatine à l'âge de 5 ans (Harding, 134 ; Richardson, 113).

6. Au sein de la bibliothèque de l'Université de Virginie, ces manuscrits font partie de la bibliothèque *Albert and Shirley Small Special Collections Library* et se trouvent dans le fonds *C. W. Barrett Library of American Literature*, sous la cote MSS 6345 à 6345-k. Des échanges par courriel avec David Whitesell, conservateur de cette bibliothèque, nous ont permis d'apprendre que ces manuscrits font partie de la collection fondée par Clifton Walter Barrett (1901-1991), magnat du commerce maritime et grand collectionneur de manuscrits et d'éditions rares de la littérature américaine. D'après D. Whitesell, Clifton Barrett fit l'acquisition de ces manuscrits dans les années 1940 ou 1950 auprès d'un vendeur non-identifié. Un examen des manuscrits permettrait peut-être d'établir leur date et leur histoire et, de là, préciser l'origine de cette carte. Cependant, la description que l'on en trouve sur le catalogue en ligne de la bibliothèque laisse supposer que ces documents forment un ensemble hétéroclite datant de plusieurs époques distinctes de la vie de Thoreau – comme c'est souvent le cas dans les différents fonds de manuscrits de Thoreau, dispersés à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Il demeure donc difficile à l'heure actuelle de préciser quand Thoreau a dessiné cette carte et dans quel but.

7. Cette feuille porte en filigrane l'inscription « ALLEN » et l'image d'un oiseau et mesure environ 408 × 242 mm (information fournies par courriel par D. Whitesell).

8. Thoreau connaissait personnellement l'auteur de cette carte, Nathan Hale, puisqu'il s'agit de l'éditeur du *Boston Miscellany*, l'éphémère revue littéraire dans laquelle Thoreau publia l'essai « A Walk to Wachusett » en 1843 et pour lequel il ne fut jamais payé, Hale étant dans l'incapacité d'honorer ses dettes.

9. Il n'est pas aisé de dire si la carte de Hale a déjà été explicitement identifiée comme étant le modèle de la carte de Thoreau car aucun article ou ouvrage, à notre connaissance, ne commente leur ressemblance. Cependant le volume *Library of America* des quatre œuvres longues de Thoreau, publié en 1985, comprend une reproduction d'une partie de la carte de Hale qui correspond à celle de Thoreau (qui, elle, n'y apparaît pas), indiquant ainsi implicitement le lien qui relie ces deux cartes (Thoreau, 1985, 1064-65). On peut supposer que c'est Robert F. Sayre, auteur des notes de ce volume, qui a choisi d'y inclure la carte de Hale.

10. D'après Sattelmeyer, il s'agit sans doute du *New England Gazetteer* de John Hayward, dans la 6<sup>e</sup> édition, parue en 1839, donc l'année même de l'excursion (Sattelmeyer, n° 667, 197).

11. De son vrai nom *The American Practical Navigator*, ce guide porte le nom de son premier auteur, Nathaniel Bowditch, qui publia la première édition en 1802. Le Bowditch est toujours publié de nos jours, par les services topographiques du gouvernement américain.

12. L'étymologie du mot « Yankee » n'est pas connue avec certitude. L'hypothèse que propose ici Thoreau était courante au XIX<sup>e</sup> siècle : James Fenimore Cooper la mentionne au chapitre 13 de *The Deerslayer*.

13. Voir Thoreau, 1980, 320-324. Le passage constitue un de ces segments de texte dont le ton et les modalités de narration tranchent nettement avec le récit central de l'excursion. La première phrase, avec son rythme haletant, commence comme un roman : « On the thirty-first day of March, one hundred and forty-two years before this, probably about this time in the afternoon, there were hurriedly paddling down this part of the river, between the pine woods which then fringed these banks, two white women and a boy [...] ». Le 15 mars 1697, le village de Haverhill, où Hannah Dustan vivait avec sa famille, fut attaqué par les Indiens. Le mari de Dustan put s'enfuir avec la plupart de leurs enfants, mais Dustan fut faite prisonnière et, après avoir assisté au meurtre de son nourrisson (dont le crâne fut fracassé contre le tronc d'un pommier), elle fut emmenée dans la forêt avec une autre captive. Quinze jours plus tard, les deux femmes parvinrent à s'enfuir avec un jeune garçon anglais que les Indiens gardaient aussi prisonnier : en pleine nuit, les trois captifs assassinèrent dix de leurs geôliers à coup de tomahawks et, pour posséder une preuve de leur histoire et toucher une possible récompense, emportèrent leurs scalps. L'histoire de Hannah Dustan (ou Duston) apparaît notamment dans *Magnalia Christi Americana* de Cotton Mather et dans la nouvelle « The Duston Family » [sic] de Nathaniel Hawthorne (1836), qui offre une vision très critique et négative de cette figure féminine.

14. La première édition (en trois volumes) de *Principles of Geology* date de 1830-33, mais c'est dans la cinquième édition, en quatre volumes, que Thoreau lit l'ouvrage de Lyell (Sattelmeyer, n° 902, 227). En France, un exemplaire de cette édition peut être consulté à la bibliothèque de l'École des Mines, à Paris.

15. Thoreau utilise une orthographe légèrement différente et appelle ces livres « the Bhagvat-Geeta » et « the Laws of Menu » (Thoreau, 1980, 147 sqq).

16. Dans l'introduction du fac-similé de la première édition de *Principles of Geology*, publié par l'Université de Chicago en 1990, Martin Rudwick explique que l'ouvrage de Lyell a paru à un moment charnière de l'histoire de l'imprimerie, marqué par le perfectionnement de la technique de la gravure sur bois. Ce procédé, ancien mais peu utilisé jusqu'aux années 1830, a l'avantage d'être très peu coûteux et de permettre d'insérer des illustrations directement dans le texte plutôt que sur des planches tirées à part. La première édition du livre de Lyell, tout en comprenant quelques gravures sur cuivre « classiques », tire profit de ces avancées technologiques et inclut de nombreux schémas et figures imprimés dans le texte. L'ouvrage par lequel Thoreau découvre la géologie a donc une dimension « visuelle » très particulière (Rudwick, 1990, xiv).

17. La carte de Lyell montre qu'on retrouve des sols similaires sur les pourtours du weald (en bleu) et une zone homogène au centre (en orange). Cette structure montre que cette région était autrefois un pli rocheux constitué de plusieurs strates qui s'est érodé peu à peu, révélant ainsi au centre des couches profondes qui n'apparaissent pas à la périphérie. La carte de Lyell donne donc à voir l'invisible : d'abord en représentant les sols d'une aire trop étendue pour être considérée à l'œil nu *in situ*, mais aussi en rendant visible le passage du temps et la configuration antérieure de cette partie du monde.

18. Si la carte en couleur du sud-est de l'Angleterre est un exemple typique de gravure sur cuivre, finement détaillée et colorée à la main, la vue en coupe suivante est un exemple de gravure sur bois, moins précise mais insérée directement dans le texte de l'ouvrage.

19. Ce schéma apparaît dans un chapitre consacré à la chaleur interne du globe terrestre et aux différents calculs qui ont été proposés avant Lyell pour évaluer la température interne de la planète.

20. Dans le volume I de l'édition de 1837, notamment, Lyell emploie à plusieurs reprises les expressions de « Mosaic writings », « Mosaic deluge » et « Mosaic account ». Voir par exemple, au sujet de Voltaire, Lyell, vol. I, 96.

21. Robert Abrams se fonde notamment sur cette citation dans son étude de ce qu'il nomme l'« anti-géographie » de Thoreau, c'est-à-dire son choix systématique, et subversif, de perceptions instables et multifocales.

---

## RÉSUMÉS

Thoreau est-il un lecteur de la surface ou de la profondeur ? La question se pose avec acuité dans *A Week on the Concord and Merrimack Rivers* (1849), où Thoreau décrit son excursion sur le fleuve comme un cheminement spatial à la surface du monde tout la replaçant dans la perspective d'un temps long synonyme d'épaisseur et de profondeur. En s'appuyant notamment sur l'étude d'une carte manuscrite dessinée par Thoreau, cet article étudie successivement les différentes temporalités dans lesquelles Thoreau enchâsse son récit afin de déterminer comment fonctionne l'articulation entre l'expérience spatiale de la surface et l'expérience temporelle de la profondeur, et comment celle-ci se manifeste dans la langue de l'écrivain.

Is Thoreau a reader of surface or of depth? In *A Week on the Concord and Merrimack Rivers* (1849), Thoreau describes his excursion on the river as a spatial experience of surface but he also evokes the longer perspective of deep time, which suggests an affinity with spatial and temporal depth. By looking at a hand-drawn map that Thoreau copied for the excursion, this article examines how Thoreau's narrative is embedded in several different temporalities and how the spatial experience of surface becomes a temporal experience of depth, dramatized by language itself.

## INDEX

**Mots-clés :** Thoreau, temps long, strates, cartes, cartographie, surface, profondeur

**Keywords :** Thoreau, deep time, strata, maps, mapping, cartography, surface, depth

## AUTEUR

**JULIEN NÈGRE**

École Normale Supérieure de Lyon